



Dans les coulisses du théâtre municipal

Le théâtre municipal est un service communal comme les autres, et il figure au budget de la ville à côté du service d'hygiène, de la circulation ou de l'abattoir. Mais c'est aussi un lieu qui participe à ce qu'on appelle, faute de mieux, la magie de l'art, un lieu qui, tout en étant bien ancré dans une administration sérieuse et stricte, s'ouvre sur le monde mouvant, profond, éphémère du spectacle. C'est ce service mal connu du public pour qui il travaille pourtant tout au long de l'année, jour et nuit, que nous présentons à travers une partie de ses activités seulement, les plus visibles, en tout cas, quand on dépasse le rideau de fer qui sépare la salle de la scène.



Vendredi 5 février 1982, deux heures de l'après-midi. Une longue journée de travail commence pour l'équipe de service. Comme il arrive souvent au cours des mois d'hiver, le théâtre municipal fonctionne presque sans interruption chaque soir.



Ainsi, ce 5 février, les galas Karsenty-Herbert présenteront Huis Clos de Jean-Paul Sartre et Pétition de Vaclav Havel. Le lendemain, le studio ainsi que le foyer recevront les invités du mariage princier; le soir même, le foyer devra être débarrassé pour la deuxième représentation des galas Karsenty, et un bal se déroulera au studio. Dimanche après-midi, les décors complexes et variés pour les «Geschichten aus dem Wienerwald» seront mis en place . . . Les onze ouvriers de la scène et les cinq électriciens dont dispose le théâtre devront se relayer selon un système complexe, sans compter le reste du personnel – à la caisse, au bar,

au vestiaire, au contrôle, dans la salle pour le placement et la vente des programmes – ou encore les pompiers ainsi que la secouriste de service.

Quand le camion s'approche à reculons du quai qui donne directement sur l'arrière-scène, l'équipe de six ouvriers s'affaire pour décharger les décors, les malles et les cantines de la tournée. Les gestes sont précis; on parle à peine, car l'équipe est bien rodée, habituée, par la force des choses, à s'adapter aux changements de décor fréquents dans le va-et-vient des nombreuses troupes qui passent à Luxembourg.

Les décors s'amoncellent contre les murs de la scène; ils sont toujours agencés et annotés comme du temps de Molière: côté cour, côté jardin, le lointain . . .

Peu à peu, grâce aux instructions du régisseur français qui accompagne les effets de la troupe, le décor se met en place. L'atmosphère est décontractée, car au théâtre, tout le monde se connaît et se tutoie, ne serait-ce que l'espace d'un jour. Gentiment, sans crier gare, on conduit le chauffeur du camion, pris d'un malaise, chez le médecin; la tournée a été harassante, et ce n'est pas fini!

Vus sous la lumière crue des grosses lampes, les canapés et les fauteuils de velours qui serviront tout à l'heure de mobilier pour l'enfer de «Huis Clos» semblent bien effilochés et fatigués, et le mur de briques qui fermera la fenêtre du salon a souffert pendant le voyage; le styropore blanc apparaît aux bords, et à l'aide de quelques bombes de peinture il faut rendre aux fausses briques leur lugubre aspect infernal.

Très spectaculaire dans chaque théâtre, certes, mais surtout dans une grande salle comme celle-ci: les dessus comme les dessous de scène.

Sous la scène s'étendent deux sous-sols; le plancher peut s'ouvrir à n'importe quel endroit à l'aide d'une des nombreuses trappes. Le père Ubu n'aurait aucun mal ici à faire disparaître tous ceux qui s'opposent à lui! Au-dessus, à une trentaine de mètres du



Dans les coulisses du théâtre municipal



plancher, les pas résonnent sur le gril métallique. Un enchevêtrement de fils de fer tendus, prêts à coulisser sur d'innombrables systèmes de poulies, retient les cintres. Quelques-uns sont garnis d'énormes rideaux de velours noir qui permettent d'aménager l'espace scénique. Ces barres de fer reçoivent les décors et les batteries de projecteurs sous le feu desquels la scène va se mettre à vivre de sa vie propre, une fois la salle plongée dans l'obscurité.

Pendant que la scène s'organise, l'éclairage se prépare au pupitre de régie, appelé aussi jeu d'orgues, placé au fond de la salle. L'intensité des projecteurs, la durée des éclairages comme leurs tonalités sont programmées à l'avance, tout comme la sonorisation, s'il en faut. C'est un délicat travail auquel procèdent les électriciens, chargés par ailleurs de la maintenance de l'important matériel d'éclairage dont dispose le théâtre.

Entre-temps la repasseuse-habilieuse s'affaire dans le corridor des loges. Vers 19.30 heures arrivent les artistes et prennent possession de leurs loges. Daniel Gélín se rase, s'habille et se repose, très relax, avant d'entrer en scène. François Marié met son costume de valet au gilet rayé. Annie Bertin et Marie-George Pascal se maquillent. Dans le hall, les premiers spectateurs affluent; quelques-uns se pressent autour de la caisse. Les cinq pompiers se dispersent dans la salle et derrière la scène. La secouriste de service s'approche de sa place traditionnelle au fond du parterre. Aux vestiaires, c'est le coup de feu peu avant la sonnerie qui appelle les retardataires.

Derrière le rideau rouge, un ouvrier se tient près de la porte d'entrée des artistes. Il décroche le gros bâton et fait résonner sur le plancher les trois coups qui annoncent le début du spectacle. Puis, tranquillement, il tire sur les grosses cordes qui ouvrent le rideau.

La scène sort de l'ombre. Le spectacle commence.